

# LE PÈRE PEINARD



Réflexes

d'un GNIAFF

PARAISSANT CHAQUE QUINZAINE

ABONNEMENTS, FRANCE	Un an . . . . . 6	RÉDACTION ET ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville, (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR	Un an . . . . . 8
	Six mois . . . . . 3			Six mois . . . . . 4
	Trois mois . . . . . 1 50			Trois mois . . . . . 2

# LA GRÈVE NOIRE

## EN BELGIQUE



### LA GRÈVE NOIRE

Il y a du remue-ménage en Belgique : les gueules noires sont remontées des puits et la grève ronfle.

Combien sont-ils à avoir plaqué le turbin ? Une soixantaine de mille, au bas mot !

Que réclament-ils ? Pas grand chose, nom de dieu !

C'est ça qui est enquinant : ils se bornent à mendigoter quelques centimes d'augmentation.

Voilà qui n'est foutre pas mariolle ! Avoir droit à tout... et se borner à mendigoter quelques miettes, — c'est pas fort !

Ce qui serait chouette, c'est si les mineurs comprenaient que c'est eux qui ont créé la mine et que les capitalistes et toute l'engeance exploiteuse en doivent être expulsés.

Tant que les mineurs se limiteront à mendier une maigre augmentation, leur sort n'en sera pas modifié : ils continueront à être des exploités.

Or, ce qui serait galbeux, c'est que les gas se décidassent à vouloir être des hommes.

Ce serait simple comme bonjour : il suffirait que les gas s'entendent pour travailler entre eux et pour eux et envoient aux pelotes toute la séquelle capitaliste. Au cas où les actionnaires de la mine et autres fripouilles exploiteuses y trou-

veraient un cheveu, les braves gas n'auraient qu'à leur coller un pic dans les pattes et leur dire : « Désormais, c'est fini de vivre en parasite. La saison des feignasses est éclipsee : il faut, kif-kif les frères et amis taper à la veine... sinon, macache ! »

C'est ça qui serait rupinskoff.

Ce serait la mise en route de la Sociale !

Malheureusement, ça n'en prend pas assez la tournure.

—o—

Tout de même, malgré qu'ils limitent leurs réclamations à des babioles, les mineurs belges y vont avec entrain.

Et foutre, ils n'ont qu'un défaut, c'est d'avoir eu trop de patience !

Plus que jamais les coffres-forts de la mine s'emplissent de picailions.

Par contre, plus que jamais, la huche est vide, chez les mineurs !

A force de se serrer la ceinture, les prolos en ont soupiré de ne pas bouffer à leur faim, — et ils réclament !

A se dresser en foultitude, comme ils viennent de le faire, ils ont chance de faire caner les capitalistes.

Y a qu' ça de vrai : la Grève générale !

Seulement, mille marmites, il faudrait que la grève soit « générale » pour de bon.

La grève générale est une binaise à double détente :

Primo, ça signifie que tous les prolos doivent en être ;

Deuxièmo, ça veut dire que les gas qui marchent pour la grève générale doivent formuler le total de leurs revendications et ne pas se limiter à des couillonades.

Or, si la grève des mineurs belges est générale sur le premier point, sur le second, elle est bougrement trop partielle.

Et encore, en ce qui concerne le premier point, cette grève, toute galbeuse qu'elle soit, — n'est générale que pour la Belgique.

Il faudrait plus ! Il faudrait que les bons bougres de partout soient assez mariolés pour saisir l'occasion de se foutre en branle dès qu'ils voient quelque part des copains qui marchent.

Ainsi, actuellement, si les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais n'étaient pas tourneboulés par les pisse-froid Basly et Lamendin, ils n'hésiteraient pas une minute : ils se foutraient en grève illico.

Et ça suffirait pour que les capitalistes mettent les pouces, — tant en France qu'en Belgique.

Au lieu de ça, les pauvres couillons se sont laissés embobiner comme il n'est pas possible : dimanche, dans un congrès tenu à Lens sous la pression de Basly — qui a ainsi fait le jeu des Compagnies — il a été décidé que les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais accepteraient, momentanément, cinq pour cent d'augmentation.

Voilà qui est bougrement tourte, nom de dieu !

Avant peu, les mineurs du Nord s'apercevront de la sacrée boulette qu'ils viennent de faire... mais il sera un peu tard !

—o—

Les mineurs allemands ont été plus chouettes que les mineurs du Nord de la France : ils ont décidé de refuser de faire des lunes en plus, afin que l'extraction soit réduite au minimum. De cette façon les capitalistes allemands ne pourront pas expédier de charbon en Belgique.

Dans le Pas-de-Calais, dans le Nord, grâce à Basly et à Lamendin, c'est le contraire qui va se produire : les mineurs vont trimmer dur, afin d'alimenter la Belgique du charbon qui lui manque.

C'est une cochonne de façon de comprendre et de pratiquer la solidarité !

Basly et Lamendin ont même obtenu pire : il est de coutume, dans les pays de mine, de chômer le 1<sup>er</sup> mai. Cette année, dans le Nord, on travaillera d'arrache-pied, tout comme les autres jours, — ça fera du charbon pour les capitalistes belges !

Ah, nom de Dieu, ce pauvre PREMIER MAI, il a une vraie sale gueule !  
Ce n'est rien... plus rien ! Rien que de la couille en bâtons.

Les sociaux à la manqué peuvent se vanter du résultat : c'est eux qui ont châté le 1<sup>er</sup> mai, qui ont enlevé à cette journée ce qu'elle avait de primésautier et de révolutionnaire.

Avec leur garce de manie d'orienter tout vers la gouvernance, le 1<sup>er</sup> mai qui à l'origine avait des allures de gymnastique révolutionnaire, tenait les bons bougres en haleine et nous accoutumait à descendre dans la rue est devenu, sinon un pèlerinage aux pouvoirs publics, tout au moins une fête.

La fête, passe encore ! C'est pas bibi qui blâmera jamais le populo de faire la fête, ce qui me fout en rogne c'est justement qu'on n'a pas assez de loisirs.

Nous travaillons trop !  
Mais, ce qui a été bougrement écœurant c'est ce cochon de pèlerinage aux Pouvoirs Publics.

Je les vois encore, il y a quelques années : ils étaient deux douzaines de sauteurs, avec des écharpes en sautoir ; ils partirent de la place de la place de la Concorde pour aller à l' Aquarium. Au bas de l'escalier un lardin les reçut les envoya aux pelotes.

Ce fut tout !  
Les pèlerins avaient terminé leur pèlerinage.

Quel fumisterie, nom de Dieu !

—o—

Cré pétard, nous voici loin des mineurs belges, — revenons à ces moutons :

Je le rengaine :  
Leur « Grève Générale » est trop partielle !  
Elle est partielle :  
Primo, parce que les mineurs des patelins voisins et les prolos des autres métiers et industries ne font pas grève itou ;

Deuxièmo, elle est partielle parce que les gueules noires en grève ont des revendications de mendigots : au lieu de foutre les pieds dans le plat et de s'aligner carrément pour la prise en possession de tout ce dont les capitalistes les ont dépouillés, ils demandent l'aumône.  
C'est pas malin !

## AUX COPAINS

*Que les camaros excusent, cette semaine, la maigreur du caneton, — y a de la dèche et il n'y a pas eu mèche de lui donner ses doubles ailes.*

*Le moyen d'éviter de tels anicroches c'est que les bons fieux qui ont à la bonne les réflexes du vieux gniff s'alignent pour les faire lire, le plus possible, — et, surtout, c'est que les vendeurs ne foutent pas de négligence dans le règlement.*

*De la sorte, ça ira, nom de dieu !*

## Grelots et Tocsins

# LA GRÈVE NOIRE

par Ed. LEGENTIL

Avez-vous réfléchi, belle et riche frileuse, Lorsque vous vous chauffez à la flamme bouleuse, Ce qu'a coûté de sang, de larmes, de douleurs Le noir morceau de houille aux ardentes chaleurs ?

L'ouvrier qui, pour vous, va chercher cette lave, Madame, songez-y, c'est le moderne esclave Qui descend dans le gouffre aussitôt le réveil ; Et des beaux jours fleuris ignore le soleil.

Avant l'aube, il saisit et sa pioce et sa lampe, Dans ce nouvel enfer, pour travailler il rampe, Trop heureux quand, le soir, il constate gaiement Que le jour s'est passé sans un éboulement.

Demain, c'est autre chose, il pourrait bien, en somme, Sans embrasser les siens, dormir son dernier

Ce n'est qu'un accident, un faits-divers banal, Utile, tout au plus, à remplir un journal.

La terre a son sous-sol que le mineur défriche. — Tout le monde, ici-bas, ne peut pas être riche, — Dans ce siècle de fer, la Bourse est un saint lieu, Où Malthus est prophète, où Rothschild est bon dieu.

Pour le noir ouvrier, parfois la fin varie, S'il n'est point écrasé dans l'humble galerie, il peut être aveuglé par l'inférieur grisou ; Invalide, on le chasse et meurt, je ne sais où.

Madame, vous aimez les romans et les drames Tout remplis d'épouvante et de sinistres trames, Pour faire ombre au tableau de votre gai bonheur, Ecoutez le récit d'un pauvre vieux mineur :

Il s'était révolté, l'esclave de la mine, Pour chasser de chez lui l'éternelle famine ; Le puits était désert, l'atelier souterrain Était vide, et le maître avait en souverain Refusé d'augmenter le taux de la journée Qui ne suffisait plus à l'humble maisonnée ; Il avait ajouté, parlant aux délégués, De rudes travailleurs aux membres fatigués : « Vous êtes des meneurs, la horde basse et vile » Puis il les menaça des troupes de la ville.

Le maître avait dit vrai, car bientôt le tambour Annonçait que l'armée occupait le faubourg. On forme les faisceaux, c'est déjà mauvais signe ; Les soldats sont debout, sévère est la consigne. En route on leur a dit que le vil émeutier Cynique en sa fureur ne fait pas de quartier, Et qu'il avait, horreur ! d'une façon sommaire, Exécuté la veille un enfant et sa mère. Or, c'était la madone à laquelle un matin, La foudre avait cassé la tête de pantin.

Parmi tous ces soldats, il en est un tout sombre Dont l'œil bleu clair et franc est un peu voilé d'ombre.

C'est qu'il songe, en voyant tous ces fusils chargés, Que les siens, à coup sûr, sont dans les insurgés, Car il est du pays....

Des cris se font entendre, Ce sont les ouvriers qui viennent de descendre ; Soudain, la Carmagnole éclate dans les airs, Le tonnerre est toujours précédé des éclairs ; Les femmes, tout là-bas, jettent des cris d'alarme, Les soldats frémissants se sont mis au port d'arme.

Alors un magistrat fait entendre sa voix, Et les sommations se répètent trois fois. Personne n'a bougé....

Quelle triste et sombre œuvre : Le chef a commandé la funèbre manœuvre, Les lignards sont tout prêts ; un seul hésite un peu. C'est l'enfant du pays.

Au commandement : Feu ! L'enfant se fit sauter froidement la cervelle.

Puis le maire, au préfet, en transmet la nouvelle : « Les meneurs sont coffrés, ce sont des inconnus ; « Dans les puits, les mineurs sont tous redescendus »

« Acceptant le tarif baissé de vingt centimes, « Un mort, quatre blessés sont nos seules victimes, « Honorons ces martyrs du devoir accompli ! « L'anarchie est vaincue et l'ordre est rétabli. »

Madame, j'ai fini, votre regard accuse Mon récit d'être triste... Ecoutez son excuse : Il est vrai ; car l'hiver, lorsque le froid vous mord, Vous vous chauffez, frileuse, avec des os de mort.

## Comment on s'enrichit ?

Les sacrés monteurs de coups qui nous clabaudent que les richards gagnent leurs millions en turbinant d'arrache-pied, ne feraient pas mal d'aller faire une ballade aux Etats-Unis.

Et foutre, là, y a pas à tortiller, la vérité crève les yeux : les pleins-de-truffes s'enrichissent en volant le pauvre monde ! Ils chapardent pis que des cambrioleurs ou des voleurs de grand chemin, et ils sont plus assassins qu'une brochette de généraux.

Pour ne pas faire moisir les bons bougres, je vais leur expliquer tout de go par quelles binaises abominablement crapouillardes s'est enrichie une maudite famille Américaine — la clique des Astor.

Les Astor sont, aux Etats-Unis, les Rois de la Propriété foncière ».

Cette clique se compose d'une douzaine de vautours qui, à eux tous, ont une fortune de deux milliards.

Où, nom de dieu, « Deux milliards ! » Il est difficile de se rendre compte de ce qui fait un si gigantesque magot. Pour en faire voir l'énormité, voici :

Ces deux milliards rapportent, par an, plus de cent millions d'intérêt. »  
PAR JOUR, ça fait « deux cent soixante quinze mille francs de revenu. »

Et PAR HEURE, « onze mille cinq cent francs. » J'ai calculé à vue de nez, mille marmites, et je n'ai pas exagéré, au contraire : c'est plutôt plus que moins !

Onze mille balles à gaspiller pour rien ! C'est fantastique, nom de dieu ! Faut-il que les populos soient un ramassis de fausses-couches pour subir pareille monstruosité. Que de miches, de kilos de pain et de biftecks on pourrait offrir aux crève-la-faim, rien qu'avec les revenus de la clique Astorienne.

Il y aurait presque assez pour fiche à croûter à la moitié de la foulditude des trimardeurs qui vagabondent aux quatre coins des Etats-Unis.

Pour que tous ces ventre-cieux puissent se caler les joues, il n'y aurait qu'à dégraisser un ou deux autres milliardaires, — tels que Rockefeller ou Rothschild,

Cela prouve que ceux qui clabaudent qu'il n'y a pas assez de mangeaille sur la boule ronde pour que tout le monde bouffe à sa faim sont des jean-foutre ou des imbéciles.

Pas vrai, nom de Dieu ! C'est tellement peu vrai qu'il suffirait de rendre à la circulation ce qu'ont chapardé quelques gros vamps pour presque supprimer la famine.

A plus forte raison, si on rétablissait l'équilibre, chacun y trouverait son compte, — c'est à dire le bien-être !

—o—

Revenons aux Astor. Comment se sont-ils enrichis ? Leur colossale fortune est-elle le « fruit de leur travail ? Ah oua ! Il n'y a que des moules à gaufres assez pochettées pour gober qu'on s'enrichit en travaillant.

On s'enrichit en chapardant, — en exploitant ses semblables.

Et jamais autrement, nom de dieu ! Les Astor en sont un sacré exemple : En 1790, à New-York, y avait un Alboche, Jacob Astor, qui était marchand d'instruments de musique. Un bon commerce que le sien, — surtout à l'époque ! Il n'avait pas de peine à vendre vingt francs ce qu'il avait payé quarante sous. Si bien qu'après quelques années de ce fructueux « travail », il avait un gentil magot.

Mais, foutre, il était loin d'être millionnaire ! Seulement, comme Jacob Astor avait l'âme usurière et les pattes bougrement croches, il flaira le développement gigantesque de New-York et, comme un grand terrain de l'île de Manhattan, près de New-York, parages à peu près inhabités à l'époque, et où étaient simplement installés des maraichers, était mis en vente, il l'acheta. Il basarda son magasin, il truqua, fit des billets... tout le diable et son train !... et il acheta le grand terrain de l'île Manhattan 625.000 francs.

Sa fortune était faite ! En un rien de temps, New-York s'agrandit et les terrains d'Astor haussèrent de prix dans d'épouvantables proportions.

En 1804 Jacob avait assez fricoté et tripatoillé pour refaire d'autres achats de terrains qu'il payait avec le revenu de son premier achat. Pour 825.000 francs il s'offrait à nouveau, toujours dans l'île de Manhattan, une sacrée surface de terre.

Entre temps, il avait acheté des terrains aux quatre coins de New-York, — toujours dans les prix doux.

Comme on voit, Astor n'inventa rien : il fit de la bande noire, — il fut le « marchands de biens » que les campluchards de chez nous exécutent avec bougrement de raison, car ces accapareurs sont les plus féroces des crapulards.

En bloc, il y a un siècle, Jacob Astor déboursa, en achat de terrains, 951.330 francs..., et c'est ce petit million qui, « en un siècle, » a fait tant et tant de petits, qu'aujourd'hui les Astor ont deux milliards de fortune, — c'est-à-dire « deux mille fois un million ! »

L'île de Manhattan est devenue un des plus chouettes quartiers de New-York, — comme qui dirait la rue de la Paix à Paris. Aussi les terrains ont-ils haussé de valeur dans des proportions faramineuses, et cela, sans même que les Astor aient remué le petit doigt.

Quand Jacob Astor fut sur le point de crever, il pistonna son fils et lui expliqua qu'il ne devait jamais revendre les terrains déjà acquis, mais, au contraire, en accaparer d'autres avec les revenus des premiers.

Ça a été la règle de conduite des Astor pendant tout le siècle : ces vampires ont acheté et acheté et, dès qu'ils avaient de nouveaux terrains, vivement ils faisaient bâtir un nouveau quartier, ce qui, — dans une ville à croissance rapide, comme est New-York — réussissait toujours.

Outre l'achat de terrains, les Astor ont bougrement pratiqué l'usure, le prêt à la petite semaine et autres fourbis scélérats.

Leur grande binaise a été le prêt sur hypothèques. C'est le truc de tous les marchands de biens : les bandits prêtent quelques sous et si, au jour dit, l'emprunteur ne peut pas se libérer, ils foutent le grappin sur sa terre.

Actuellement, les Astor ont, en moyenne 115 millions de prêts, soit sur hypothèques, soit à la petite semaine... et ça leur rapporte gros, nom de Dieu !

Malheur à l'emprunteur qui ne leur crache pas les intérêts rubis sur l'ongle ! S'il a laissé passer l'échéance, ou la date de son remboursement, — ne serait-ce que de 24 heures, — il est cuit : les Astor foutent les requins-de-terre en campagnes et c'est un immeuble ou une terre de plus qui vient s'ajouter à leur tas formidable.

—o—

Comme vous le voyez, les bons bougres, dans toutes les opérations crapuleuses que je viens de vous citer, on voit de tout... hormis le travail !

Donc, la clique des Astor, tout comme les autres chameaucrates, s'est enrichie en détournant, en chapardant, en escroquant, — en faisant pis que pendre ! Cette fortune est autant un amoncellement de crimes que de millions !

Les deux milliards des Astor sont individuellement trois birbes de la famille : une sacrée trinité que celle-là !

Et foutre, du train donc vont les choses, leur fortune s'enflera encore. C'est fatal !

A moins que le populo ait le nez assez creux pour arrêter les frais et, un de ces quatre matins, pratiquer un dégraissage aussi galbeux que nécessaire.

—o—

Ce que j'ai voulu faire toucher du doigt aux bons bougres, c'est ceci : à savoir que l'immense fortune des Astor n'est ni le produit du travail, ni le résultat d'une intelligence roublarde et active : elle a été créée par le populo de New-York tout entier qui, par son seul développement, donnait une valeur toujours de plus en plus considérable à leurs terrains.

Les Astor auraient roupillé tout un siècle que leur fortune se serait faite quand même : c'est le cas où jamais de dire que la fortune leur est venue en dormant.

Donc, elle n'est pas le fruit de leur travail.

Conséquemment, ils n'ont pas à faire les mariales et, le jour où le populo sera décidé à liquider le capitalisme, il pourra y aller hardiment.

## Les Flamidiens

La liste du Flamidiens s'allonge. Voici un satyre de Cambrai, nommé Halleray, qui « enseigne » à sa façon la morale de la chrétienté. Faut-il que des parents soient salauds pour envoyer leurs enfants chez ces pestailles !

Dans une école congréganiste du quartier de la Gare, à Cambrai, on avait confié à l'immonde frocard Halleray une classe comprenant quarante-deux enfants et il en profite pour souiller trente d'entre-eux.

Quand les hirondelles de potence vinrent assaillir la bête en rut, elle se mit à protester de son innocence.

L'individu n'ignore pas que la cléricale Vérité a ouvert une souscription pour son illustre confrère Flamidien et il espère que la bande interviendra en sa faveur.

La sortie de l'établissement ne put s'opérer silencieusement.

A sept heures à la sortie des ateliers et des usines, la foule devint de plus en plus considérable aux abords de l'établissement des frères et l'on dut recourir à un stratagème pour épargner à l'ignorant une correction exemplaire.

A huit heures et demie du soir, on fit filer le drôle en sourdine, revêtu d'un veston court. Quelques passants le reconnurent et il fut accueilli par les cris de : « Adieu Flamidien ! A l'eau ! Enlevez le souilleur d'enfants ! »

Pendant six mois il exerça à Cambrai sa dégoûtante profession. D'une laideur physique repoussante avec son masque de singe, il apparaissait, hideux, le dos voûté, l'œil fuyant, la bouche lubrique et jousseuse. De manières très câlines,

il jouait les maîtres patelins et, dissimulant ses vices, il ne tarda pas à capter la confiance de ses collègues qui le tenaient en haute estime.

Dans ces sacrés boîtes, p'us un individu est ignoble, plus l'estime qu'on lui accorde est considérable.

C'est derrière la chaire qui lui servait de stalle que, sous prétexte de pénitence il attirait les enfants et se livrait aux attentats monstrueux qu'il a avoués.

En présence de toute la classe, sous les yeux de quarante-trois enfants, il se livrait à de scandaleuses... expertises. On comprendra que nous n'insistions pas et que nous ayons recours à toutes les périphrases, pour qualifier comme ils le méritent des actes infâmes dont il se rendait presque quotidiennement coupable.

Les enfants qui étaient tour à tour acteurs ou témoins, échangeaient à haute voix leurs confidences et le bruit des conversations arriva jusqu'aux parents.

C'est ainsi qu'un père et une mère apprirent que leur fils, âgé de sept ans, avait été victime des malpropres passions du frocard.

Bien que le père fut à la merci de la gent cléricale qui l'exploite, il n'hésita pas et « mercredi soir » il aborda une tierce personne et lui dit : « Venez donc chez moi ! ma femme et moi nous avons à vous raconter certains faits qui se passent à l'école de Saint-Viator ». Et tous deux lui racontèrent longuement les attouchements dont avait été victime leur enfant.

Le lendemain, les gens de la boîte infâme apprenaient les bruits menaçants de scandale qui se colportaient. Effrayés des conséquences que les confidences des parents de la victime auraient pour la réputation de leur « enseignement », ils vinrent prier et menacer les malheureux. Ceux-ci maintinrent leurs déclarations. D'ailleurs, il était trop tard, car d'autres parents qui avaient hésité, lâchement, à châtier le perversificateur d'écoliers, venaient confirmer la première déposition.

Si les ignorantins assouvissaient leurs ignobles passions sur ces journalistes qui tiennent un goupillon en guise de plume, nous ne protesterions pas, car il nous déplairait d'intervenir dans les rapports des bénisseurs entre eux. Mais il s'agit de trente enfants souillés par un ignorantin, et nous ne pouvons pas tolérer que de pareils crimes se perpétuent.

On se plaint de la dégénérescence de nos générations et l'on s'étonne de voir augmenter le nombre des vicieux et des criminels. Les gredins eucharistiques nous racontent que la cause est imputable aux écoles sans dieu alors que leurs établissements regorgent d'empoisonneurs, d'intelligences et de monstres cyniques qui, non contents d'abêtir les enfants, les abruti-sent en les excitant à de malsaines habitudes.

Fermer ces foyers du vice, tout est là. Aucune tactique n'est préférable à ce moyen si simple et très radical en l'espèce.

Sous aucun prétexte on ne devrait laisser à des individus, mâles ou femelles, ayant prononcé un vœu contre nature — la chasteté — la possibilité d'approcher des enfants.

Un de nos amis suggère l'idée d'une castration supprimant la tentation satanique — à toi ma vieille branche de Bailly ! — et laissant subsister l'innocence, imbattable chez l'eunuque.

Ce serait un progrès, mais il ne faut pas oublier qu'en outre de la corruption physique, ces drôles déguisés en guignols, sont les colporteurs de l'empoisonnement mental.

Populo qui dort à la façon de ce lion dont il ne fallait pas tirer la moustache, fermera ces boîtes infâmes et dispersera à coups de bottes cette bande de violeurs, menteurs et crapules des sacristies.

Les mêmes causes engendrent les mêmes effets.

A Gratz, en Styrie, un sacristain s'amusa aux jeux gerministes avec les enfants de chœur du délit. Un jour, on entendit des gémissements provenant du repaire où il abritait ses ignobles vices. On enfonça la porte et l'on trouva un enfant blessé par la bête en rut.

Arrêté, il avoua se livrer depuis quinze ans à ces attentats. La confraternité des robes qui rend indulgents les magistrats ! Ceux de Gratz ont trouvé que deux ans de prison suffiraient à calmer les ardeurs du frocard. Une paire de ciseaux aurait fait cette besogne en deux minutes !

## BABILLARDE ABBEVILLOISE

M. Charles Bignon voit le flot d'impopularité qui l'entoure prêt à le submerger.

Il se cramponne et pour complaire au populo, fait « acte d'autorité » contre les bouchers et les boulangers en taxant pain et viande.

Dimanche 23 avril, pour démontrer que le « Château d'eau » était un chef-d'œuvre, il a imaginé une petite fête « répétition d'incendie général ». Les pompiers ont fait manœuvrer leurs instruments.

Laissons le Château d'eau ; nous en recauserons. Parlons plutôt des attentats contre la liberté individuelle. M. Bignon prétend que c'est la faute à sa gaffeuse police et qu'il n'y est pour rien.

Pour une jolie blague, voilà une jolie blague. Le maire est le chef de la police municipale et de celle des mœurs. Tous les méfaits signalés engagent sa responsabilité et nous avons cité un cas où M. Charles Bignon a « opéré lui-même » contre l'amie du fils B. !

Les « expulsions » ont lieu en conformité de ses ordres.

M. Bignon ne peut opérer qu'à l'« Hôtel-Dieu » toute femme atteinte de maladie vénérienne est enfermée avec les filles publiques... c'est odieux.

Pourquoi n'y met-il pas ordre ? N'est-il pas, comme maire, président de la commission administrative des hospices ?

N'était-il pas administrateur, avant d'être maire ?

Tout ce qui se passe dans les hospices de la ville le concerne directement.

Il ne peut ignorer que des filles « non malades » sont hospitalisées « de force » ; qu'il en résulte un gaspillage des deniers de la charité publique.

Que transformer une salle d'hôpital en prison « disciplinaire » pour les prostituées ou prétendues telles — non malades est étrangement abuser de son pouvoir et des fonds ?

M. Charles Bignon ignore-t-il que les enfants nés à la Maternité sortent « nus » si les mères sont indigentes et ne possèdent point les vêtements nécessaires pendant que les magasins regorgent de layettes qui sont la pâture des vers.

Sait-il que pour réaliser des économies, on réduit le régime des infirmiers et employés qui reçoivent à deux repas, chaque jour, trois poires cuites ou une cuillerée à café de beurre ?

En tous cas le voilà prévenu. Que fera-t-il ? Rien. Il pense que le populo n'a que ce qu'il mérite.

Nous espérons qu'à la prochaine foire électorale, celle de mai — quelques conseillers à élire — le populo donnera une leçon à M. Charles Bignon.

—o—

En voici une bien bonne.

Le médecin traitant de l'Hôtel-Dieu ayant été malade, le vise au trou de la police dut le remplacer dans son service.

Il se trouva un jour en présence d'une de ses victimes, une belle fille de vingt ans, qui avait refusé avec énergie de se laisser visiter par lui. Ivre de colère — du moins je le pense — il avait signalé un billet d'hôpital avec la mention : « syphilis ».

Dans sa visite à l'hôpital, il ne reconnut pas la jeune femme et voilà « le comble de la science » il hoche la tête d'un air de doute en disant : Syphilis... oh, c'est plutôt une maladie de peau.

C'est à des pareils polichinelles que sont remis « l'honneur » des jeunes femmes et celui des familles.

L'autorité oonfiée même aux médecins ne peut produire que de tristes abus.

—o—

Encore la petite vierge de la Miséricorde...

Le procureur de la République n'a pas trouvé qu'il fut peu convenable de l'enfermer avec les filles publiques, mais cependant il a trouvé quelque chose ; il traduit en police correctionnelle l'homme qui a communiqué à l'enfant une maladie contagieuse.

Punir — les petits — toujours.

Fermer l'œil sur les actes illégaux des puissants et des riches, telle est la justice de la société capitaliste.

A Abbeville, rien n'est venu jusqu'à ce jour nous faire changer d'avis.

GUERDAT.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvrier syndiqués

Le gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris

